

La Nature comme espace de résistance et d'identité : étude croisée de *Désert* et de *Voyage à Rodrigues* de J. M. G. Le Clézio

**Naimeh
BARIMANI**

Doctorante, Département de français, Branche Centrale de Téhéran, Université Azad Islamique, Téhéran, Iran.

**Anahita Sadat
GHAEMMAGHAMI**


Maître-Assistante, Département de français, Branche Centrale de Téhéran, Université Azad Islamique, Téhéran, Iran.

Anette ABKEH

Maître-Assistante, Département de français, Branche Centrale de Téhéran, Université Azad Islamique, Téhéran, Iran.

Résumé

Cet article explore le thème de la nature comme espace de résistance, de mémoire et de quête identitaire dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues* de Le Clézio. À travers une analyse comparative, nous examinons comment ces deux œuvres, l'un roman et l'autre récit autobiographique, tissent une réflexion commune sur l'exil et les paysages désertiques. De quelles manières cette réflexion s'articule-t-elle à travers ces œuvres? Dans *Désert*, Lalla incarne une résistance poétique face à l'effacement culturel tandis que *Voyage à Rodrigues* retrace une quête généalogique où l'île devient un espace de méditation et de réconciliation avec le passé. À travers ce livre, Le

* Auteure correspondante : 0049787251@iau.ir

Comment citer : Barimani N., Ghaemmaghmi A., Abkeh A. (2026). La Nature comme espace de résistance et d'identité : étude croisée de *Désert* et de *Voyage à Rodrigues* de J. M. G. Le Clézio, *Recherches en langue française*, 6(12), 79-118. DOI: 10.22054/RLF.2026.88992.1223.

Recherche originale

Approuvé : 03.02.2026

Révisé : 05.01.2026

Reçu : 20.10.2025

Clézio cherche son identité et tente de trouver les régions où vivait son grand-père, dans l'espoir d'y renouer avec la nature. L'importance de cette recherche réside dans le fait qu'en mêlant lyrisme et engagement, Le Clézio arrive à démontrer que par l'intermédiaire d'une écriture oscillant entre déracinement et enracinement, et en interrogeant notre rapport aux territoires réels et imaginaires, la nature se donne à percevoir comme une langue, à la fois refuge spirituel et lieu de tension entre tradition et modernité.

Mots clés : *Désert, Voyage à Rodrigues*, nature, identité, errance.

Introduction

Jean-Marie Gustave Le Clézio est non seulement lauréat du Prix Nobel de Littérature (2008), mais aussi un visionnaire, un passeur des mondes, un alchimiste des mots dont l'œuvre irradie au-delà des frontières de la langue et de la géographie. L'Académie suédoise, en lui décernant cette distinction suprême, n'a pas seulement honoré un romancier, mais un explorateur de l'âme humaine, un écrivain pour qui la littérature n'est jamais un simple divertissement, mais une quête métaphysique, une migration perpétuelle vers l'invisible.

Le Clézio est un citoyen du monde littéraire, né à Nice, héritier des rivages mauriciens, nourri des déserts africains et des jungles mexicaines, son écriture est une carte tracée à l'encre de tous les exils, il habite les paysages, les respire, les transfigure. Quand la Suède l'a couronné, elle a reconnu en lui la capacité à faire de la littérature un acte de résistance contre l'oubli. Son style, à la fois minéral et lyrique, est un miracle de précision et de fulgurance. Qu'il évoque les nomades

du Sahara dans *Désert*, les enfants perdus de *Onitsha* ou les murmures oubliés de *Ritournelle de la faim*, chaque phrase est un pas dans le sable, éphémère et pourtant éternel. Dans une époque obsédée par la vitesse et le bruit, Le Clézio reste un écrivain qui écoute le chuchotement des pierres, le chant des invisibles. Son prix Nobel rappelle que la littérature doit être un pont, une offrande, une main tendue vers l'autre. Si Le Clézio est un géographe de l'âme, il est aussi – et avant tout – un poète de la Terre. Son œuvre décrit la nature : elle la sanctifie aussi, en fait un temple où l'homme redeviendrait humble, un élève parmi les souffles du monde.

Le Clézio s'inscrit dans une filiation esthétique plurielle, Comme le souligne Cavallero: « J.M.G. Le Clézio est l'auteur d'une œuvre originale qui porte l'empreinte d'influences multiples : celles du Nouveau Roman tout d'abord, puis celle du roman du post-moderne, du roman post-colonial et du mouvement costumbriste d'Amérique latine. » (Cavallero, 2005: 13).

Remarquons que Le Clézio se montre, comme ses personnages, un écrivain solitaire. Il est un auteur volontairement secret, un être taciturne et un maniaque du repli sur soi. Il témoigne au travers de sa vie, d'une sorte de fascination pour la solitude. À partir de l'âge de sept ans, Le Clézio préférerait rester à la maison pour écrire plutôt que de sortir en compagnie d'autres enfants de son âge: « C'était une habitude que j'avais prise. Au lieu de faire l'effort [...] d'être comme tout le monde, je préférais rester chez moi à écrire. » (Lhoste, 1971: 58-59) - déclare Le Clézio dans une interview accordée à Pierre Lhoste.

Le romancier de l'errance, de la solitude et de la nature a fait voyager ses lecteurs entre l'intimité des sociétés et partager les secrets de leurs histoires méconnues, surtout les nomades dans le désert étendu.

La nature nous renvoie une image de nous-mêmes. Gary dit: « Quand on est face à l'immensité de l'océan ou à la puissance d'une tempête, on se sent tout petit, tout humble. Ça remet les choses en perspective. On se demande ce qu'on fait là, quel est le sens de notre vie. Et puis, il y a ces symboles, ces images qui nous parlent. La mer, c'est peut-être notre inconscient. La forêt, c'est le lieu où l'on se perd et où l'on se retrouve. Les oiseaux, c'est la liberté. » (Gary, 1956 :2-3).

L'espace désertique mal connu fascine Le Clézio car il lui offre une aventure intérieure et une expérience physique du désert. « En partant avec sa femme Jemia sur les traces des ancêtres ; ses parents et grands-parents sahraouis, son aventure le ramène aux origines du monde, surtout à la nostalgie des mondes premiers primitifs et naturels, surtout le monde rupestre, celui des nomades. » (Le Clézio, 1997 :110).

Les pages qu'il consacre à la mer sont parmi les plus belles que Le Clézio ait écrites. Il y a chez lui un plaisir évident à décrire ses lames qui roulent et déferlent les unes derrière les autres. Il sait dès son enfance que derrière les rues, les places, les jardins de la ville, l'odeur de la mer est là, et que cette mer est cet ailleurs qui va lui permettre de vivre une autre vie. Le chemin de la vie est tout tracé : de la fuite de la ville au saut dans le monde, il faut passer par l'étape de la mer. « C'est la mer qui ouvre à demain. Une mer large, plate, où tout est possible,

au-dessus de laquelle volent les mouettes. » (Le Clézio, 1986: 410). Face à la mer, comme son grand-père, il rêve d'une mer qui est en elle-même la substance du rêve « *infinie, inconnaissable, monde où l'on perd soi-même, où l'on devient autre* » (Le Clézio, 1986:64), de cette mer viennent la beauté réelle, la plénitude et elle nous enseigne la force de la vie. « *Devant la mer, on n'est jamais seul* » dit Le Clézio dans *Voyage à Rodrigues*. (Le Clézio, 1997:189).

Dans son ouvrage, *Le Nomade Immobile*, De Cortanze évoque avec finesse: « Il y a une mystique de la mer. Ses limites sont celles de la vie. La mer a préparé pour les hommes un secret, un trésor qu'ils doivent aller chercher, reconnaître, trouver. Le désir de réel, c'est dans la mer que l'homme peut le réaliser. La ville est gênante, comme les mots des gens qui y vivent. La ville dresse un écran entre l'homme et la vie. » (De Cortanze, 2002: 18).

Il n'est pas difficile pour le jeune garçon que l'île soit une infinie source de rêves, le lieu où, d'une certaine manière, s'enracine l'écriture. Maurice est comme une carte postale en couleur dans le contexte des jours sombres de la guerre, comme un ailleurs lointain où accrocher ses désirs d'évasion.

D'autres ailleurs sont venus combler l'absence de l'île : l'Afrique où le père exerce sa profession de médecin de brousse. « On n'insiste pas sur le sentiment de liberté et l'ampleur des paysages que décrit Le Clézio en évoquant dans *Onitsha*, une page de son enfance africaine. Ou encore

le très beau récit de l'Africain, plus directement biographique de son père. » (Léger, Roussel- Gillet et Salles, 2016 : 22).

Le Clézio perçoit la nature comme une véritable entité vivante: lumière, vent, nuages, plantes, rochers, tous dotés de caractères anthropomorphes et rehaussés au niveau de l'homme. Chez Le Clézio, la nature est un personnage à part entière, une force vitale qui imprègne toute son œuvre. Comme le dit Michel Roux qu' « en effet, la nature fonctionne comme un miroir, celui de l'âme humaine. Et la confrontation avec les éléments est d'abord une lutte contre soi, en soi.» (Roux, 1999: 133).

La problématique de cet article consiste à analyser la place centrale de la nature dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues* de Le Clézio, afin de montrer comment celle-ci devient à la fois un espace de résistance et un vecteur de quête identitaire. Les questions essentielles que nous allons aborder et auxquelles nous tenterons d'apporter des réponses sont : Comment Le Clézio utilise-t-il les descriptions naturelles pour construire une éco-poétique ? En quoi la nature est-elle un refuge contre la violence du monde moderne (colonialisme, urbanisation) ? Quels liens s'établissent entre le paysage et la mémoire (ancestrale dans *Désert* ; intime/familiale dans *Voyage à Rodrigues...*) ? Comment Le Clézio a présenté la nature comme espace de résistance et de quête identitaire?

Revue de la littérature

Brunel, Pierre. *Le Clézio : Désert, Le Chercheur d'or*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Études littéraires", 1999 : Brunel analyse en profondeur les motifs du désert et de la quête. Il établit des liens essentiels entre le paysage et la quête identitaire/spirituelle des personnages, ce qui est au cœur de notre problématique sur la résistance.

Théroin, Gilles (sous la direction. de). *Le Clézio aux lisières de l'enfance*. Paris, L'Harmattan, 2009. Il explore le rapport à l'enfance, l'initiation et le monde perdu. La nature y est souvent présentée comme le sanctuaire de cette innocence et le lieu d'une résistance à l'adulte et à la modernité.

Salles, Marina. *Le Clézio, notre contemporain*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006 : Salles explore la relation de Le Clézio avec le monde naturel, les cultures premières et la critique de la modernité occidentale, éléments clés de notre analyse.

Garcin, Jérôme. *Pour Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Paris, Gallimard, 2009 (collection « L'Infini ») : Un recueil où nous trouverons des perspectives variées sur l'engagement écologique et humaniste de Le Clézio, souvent incarné par ses descriptions de la nature.

Nous pouvons aussi mentionner quelques articles académiques spécialisés et une Thèse de doctorat :

Boukella, Mohamed. *L'espace du mythe et de la résistance dans Désert de J.M.G. Le Clézio*. *Insaniyat / إنسانيات*, vol. 22, 2003, pp. 71–82 : Il traite explicitement de la notion de résistance dans *Désert* et la lie à la construction mythique de l'espace.

Hitchcott, Nicki. *Travels in In-between Spaces: ethnicity and identity in the work of Le Clézio*. *French Cultural Studies*, vol. 11, no. 32, 2000, pp. 217-228 : Cet article aborde comment les espaces naturels et marginaux fonctionnent comme des zones interstitielles où une identité résistante et hybride peut s'élaborer en dehors des normes dominantes.

Dunwoodie, Peter. *Writing the Colonial Space: The Case of J.-M. G. Le Clézio's Désert*. *Yale French Studies*, no. 98, 2000, pp. 195–212 : Analyse comment Le Clézio réécrit l'espace colonial. Le désert est un territoire plein de sens, d'histoire et de résistance pour ses habitants.

Mavrikakis, Nicolas. *L'île Rodrigues ou le dernier territoire : lecture du Voyage à Rodrigues de J.M.G. Le Clézio*. *Études françaises*, vol. 36, no. 3, 2000, p. 87-101 : Se concentre spécifiquement sur la représentation de Rodrigues comme un espace ultime de recherche et de confrontation avec le passé. La nature y est le gardien des traces et le lieu d'une résistance mélancolique au temps.

Roux, Bernard. *L'Idée de nature dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio*. Thèse de doctorat, Université de Nice, 1992 : Cette thèse explore systématiquement la place et la fonction de la nature dans toute l'œuvre de Le Clézio.

1. Cadre théorique

La méthodologie adoptée dans cet article repose sur une analyse littéraire à la fois thématique et comparative des deux œuvres de Le Clézio. Il explore dans ses œuvres, des thèmes récurrents tels que l'exil, la quête identitaire, le rapport à la nature et la confrontation entre modernité et traditions. *Désert* (1980) et *Voyage à Rodrigues* (1986) illustrent ces préoccupations, bien que dans des contextes et des formes narratives différents. Une analyse thématique et comparatiste permet de dégager leurs points de convergence et de divergence, notamment sur la question du voyage, de la mémoire et de la perte. Dans ces deux œuvres, J.M.G. Le Clézio développe une éco-poétique où la nature n'est pas un simple décor, mais une puissance vivante, à la fois refuge, mémoire et résistance.

2. Le Clézio et la nature

Le Clézio idéalise souvent un état originel de communion avec la nature, un monde préservé de la corruption de la civilisation moderne. Ses personnages cherchent souvent refuge dans la nature, la forêt, la mer, pour se reconnecter à une forme de pureté et d'authenticité.

La nature chez Le Clézio est souvent investie d'une dimension sacrée. Il perçoit une force vitale, une énergie spirituelle qui anime le monde naturel. Ses personnages sont sensibles à la beauté, à la puissance, au mystère de la nature, et cherchent à renouer avec cette force. On peut

parler d'une forme de panthéisme, où Dieu se manifeste dans toute la création.

La ville est souvent dépeinte comme un lieu aliénant, pollué, corrompu, qui éloigne l'homme de sa véritable nature. Le Clézio oppose la ville à la nature, qui incarne l'innocence, la liberté, et la possibilité d'une vie plus authentique.

La nature n'est pas toujours bienveillante. Elle peut être destructrice, imprévisible, et indifférente aux souffrances humaines. Le Clézio montre la violence des éléments, les tempêtes, les sécheresses, les inondations, qui mettent à l'épreuve les hommes et les femmes. La nature rappelle la fragilité de l'existence humaine et la vanité des ambitions humaines. Face à l'immensité du cosmos, les préoccupations matérielles et les conflits des hommes apparaissent dérisoires. Elle est un lieu de lutte pour la survie, où les plus forts dominent les plus faibles. Le Clézio montre la cruauté du monde animal, mais aussi la capacité de l'homme à s'adapter et à survivre dans des environnements hostiles. La nature est souvent associée à la mémoire des ancêtres et aux traditions ancestrales. Les personnages de Le Clézio sont souvent liés à des lieux, des paysages, qui portent les traces de leur histoire et de leur culture.

Le territoire, la terre, est un élément fondamental de l'identité. Le Clézio décrit l'attachement des hommes et des femmes à leur terre natale, et la douleur du déracinement. Les connaissances sur la nature (plantes médicinales, techniques de pêche, etc.) sont transmises de génération en génération, et constituent un précieux héritage. Chez Le

Clézio, la nature est un thème central qui se présente à travers différentes facettes : refuge spirituel, force destructrice, mémoire du passé, langage à déchiffrer. Son œuvre est une invitation à se reconnecter au monde naturel, à le respecter, et à le protéger. Il nous rappelle que nous sommes inextricablement liés à la nature, et que notre destin en dépend.

3.1. Le thème de la nature dans *Désert*

Désert est une œuvre originale, classique et limpide. Cet ouvrage incarne l'un des romans français contemporains les plus appréciés du public au cours de la dernière décennie du XXe siècle. Cet espace désertique fascine Le Clézio car il offre une aventure intérieure et une expérience physique du désert. Son aventure, avec sa femme Jemia, le ramène aux origines du monde, surtout la nostalgie des mondes premiers primitifs et naturels, notamment le monde des nomades. Par ailleurs, Le Clézio expose, à travers *Désert*, un autre regard de la solitude, c'est l'extase de la nature. Le narrateur décrit la nature du désert, inhospitalière, sèche comme le meilleur endroit, loin de la civilisation urbaine et moderne, plus confortable, mais plus éloigné du monde moderne.

Par le biais du narrateur, Le Clézio dénonce le monde moderne dit civilisé qui anéantit la nature et l'individu. L'auteur invite son lecteur à contempler la nature, en lui présentant son charme. Le Clézio, dans *Désert*, décrit la nature comme source de bonheur, de liberté et de solitude, incarnant, d'après Berthiaume "le contact sensoriel"

(Berthiaume, 1982: 96), avec ses personnages principaux, Lalla et Nour. D'autre part, Le Clézio expose, dans *Désert*, une autre image de la solitude, c'est le contact de son personnage Lalla avec les éléments de la nature, tels que le feu solaire (le soleil), la lumière du désert, la mer, les pierres (le Plateau de Pierre). De même, Lalla, fille du désert, est en harmonie avec le monde animal, végétal et rupestre pour échapper à sa solitude. C'est la même nature concrète, ensoleillée et méditerranéenne de *L'Étranger* de Camus.

Dans *Désert*, Le Clézio expose un autre regard de la solitude, c'est le contact avec la nature. C'est un regard immobile, magique et innocent de l'homme primitif envers la nature, qui est en marge des lois et de l'ordre de la civilisation moderne. À l'opposé de l'homme occidental, loin de la ville, l'homme naturel ne cherche pas le bonheur tel qu'il est conçu dans la civilisation urbaine. Il vit en silence au sein de la nature. Pour lui, c'est une évasion du monde moderne pour se dissoudre dans la nature.

Désert, bien plus qu'un simple roman, est une ode vibrante à la nature, un cri d'alarme face à sa destruction, et une invitation à la redécouvrir dans sa splendeur originelle. Le roman, à travers les parcours croisés de Nour et Lalla, nous confronte à deux visions du monde diamétralement opposées : d'un côté, l'immensité et la sacralité du désert, espace de liberté et de communion avec le vivant ; de l'autre, la violence et la déshumanisation du monde moderne, marquées par la colonisation, la guerre et la destruction de l'environnement.

Désert est un roman d'une profonde humanité, qui nous invite à contempler la beauté fragile de la nature et à nous engager pour sa préservation. C'est un livre qui nous rappelle que nous sommes indissociables de l'environnement, et que notre bien-être dépend de sa santé. C'est un roman de l'image, une œuvre visuelle de grande beauté, un poème tissé de silence, de lumière et d'immensité; la trace d'un destin individuel et collectif dans l'infini de la nature et du temps. Le désert est pour Le Clézio, comme la mer, avec ses vagues de sable et son horizon sans bornes. Il écrit :

Elle voit l'étendue de sable couleur d'or et de soufre, immense, pareille à la mer, aux grandes vagues immobiles..... Ici tout est semblable, et c'est comme si elle était à la fois ici, puis plus loin, là où son regard se pose au hasard, puis ailleurs encore, tout près de la limite entre la terre et le ciel. Les dunes bougent sous son regard, lentement, écartant leurs doigts de sable..... Il y a des vaguelettes dures, cuites par la chaleur terrible du soleil, et de grandes plages blanches à la courbe parfaite, immobiles devant la mer de sable rouge. (Le Clézio, 1980: 97).

Cruel et magnifique, le désert incarne l'espace du malaise et du vertige horizontal pour certains, celui de la splendeur et de l'unité pour d'autres.

3.2. Le thème de la nature dans *Voyage à Rodrigues*

La nature joue un rôle absolument essentiel, et même omniprésent, dans ce récit. Elle n'est pas simplement un décor pittoresque ou un arrière-

plan exotique. Elle est au cœur du roman, imprégnant tous les aspects de l'expérience du narrateur et influençant profondément sa perception du monde. L'île Rodrigues, de par son isolement géographique, représente d'abord un refuge face à la modernité, à la société de consommation et à la déshumanisation. Le narrateur cherche manifestement à s'éloigner des maux du monde occidental.

La nature, à Rodrigues, permet un retour aux sources, une redécouverte des sens et une reconnexion avec un mode de vie plus simple, plus authentique. La pêche, l'observation des oiseaux, la culture de la terre deviennent des activités centrales, valorisées pour leur valeur intrinsèque plutôt que pour leur productivité économique.

Le contact direct avec la nature – les couleurs, les sons, les odeurs de l'île – a un effet apaisant et revitalisant sur le narrateur. Il y trouve une forme de guérison spirituelle, une paix intérieure qu'il n'aurait pas pu découvrir dans le monde urbanisé.

La nature dans *Voyage à Rodrigues* n'est pas une entité passive et soumise. Elle représente une force puissante, capable de générer la beauté tout en ayant la capacité de la détruire. Les cyclones, les marées, la végétation luxuriante sont autant de manifestations de cette force vitale. Le narrateur s'imprègne des rythmes naturels de l'île : les saisons, les cycles lunaires, les migrations d'oiseaux. Il apprend à vivre en harmonie avec ces rythmes, à les respecter et à en tirer une sagesse. La nature est aussi une source de mystère et d'altérité. Le narrateur observe les animaux, les plantes, les paysages avec une curiosité sans

cesse renouvelée. Il cherche à comprendre leur fonctionnement, leur logique propre, sans pour autant chercher à les dominer ou à les exploiter. La grandeur de la nature confronte l'homme à sa propre petitesse et à sa relativité. Elle remet en question l'anthropocentrisme et invite à l'humilité. L'observation de la nature exhorte le narrateur à réfléchir sur la nature de l'existence, le sens de la vie et la place de l'homme dans l'univers.

Certains éléments naturels peuvent être interprétés comme des symboles : la mer comme l'inconscient, la forêt comme le lieu de l'initiation, les oiseaux comme la liberté.

Dans *Voyage à Rodrigues*, la nature n'est pas simplement un décor exotique. Elle est un personnage à part entière, un lieu de refuge, une force vivante et un miroir de l'âme humaine. Elle représente une alternative à la société de consommation et une invitation à une vie plus simple, plus authentique et plus respectueuse de l'environnement. À travers ce roman, Le Clézio nous rappelle l'importance de notre lien avec la nature et la nécessité de la préserver.

Rodrigues, cette île isolée, c'est un peu comme un refuge. Le narrateur a besoin de s'éloigner de tout ce qui l'étouffe : la ville, la consommation, cette impression que les gens sont devenus des machines. Là-bas, il retrouve quelque chose d'essentiel. Il redécouvre le plaisir des choses simples : pêcher, regarder les oiseaux, cultiver la terre. Ce ne sont pas des activités qu'on fait pour gagner de l'argent, mais parce qu'elles nous nourrissent, tout simplement. Et puis, il y a cet

apaisement, cette sorte de guérison qu'il trouve au contact de la nature. Les couleurs, les sons, les odeurs de l'île le calment, le régénèrent. C'est comme si la nature l'aidait à se reconstruire.

La nature de Rodrigues, c'est une force, une puissance qui peut être belle et terrible à la fois. Il y a les cyclones, les marées qui montent et qui descendent, la végétation qui jaillit de partout. C'est une nature qui a son propre rythme, et le narrateur apprend à le suivre, à le respecter. Il observe les animaux, les plantes, les paysages avec une curiosité infinie. Il essaie de comprendre comment ils fonctionnent, sans chercher à les dominer. C'est une relation d'égal à égal, en quelque sorte.

Dans *Voyage à Rodrigues*, la nature est un refuge, une force, un miroir. C'est une invitation à vivre plus simplement, plus en accord avec le monde qui nous entoure. Le Clézio nous rappelle que nous sommes liés à la nature, et que nous avons besoin d'elle pour être pleinement humains. Il écrit :

Je marche sur ses traces, je vois ce qu'il a vu. Il me semble par instants qu'il est là, près de moi, que je vais le trouver assis dans l'ombre d'un tamarinier, près de son ravin, ses plans à la main, interrogeant le chaos de pierres hermétique. C'est cette présence qui me donne sans doute ce sentiment de déjà-vu. Parfois mon regard s'accroche à un détail, le trou d'une grotte au loin, ou bien une roche étrange, une couleur différente de la terre, près du lit de la rivière. Cela fait bouger quelque chose

d'imperceptible au fond de moi, à la limite de la mémoire. L'ai-je vu déjà ? L'ai-je su ? L'ai-je rêvé ? (Le Clézio, 1997: 16).

4. Le cadre d'analyse

4.1. La nature comme entité sacrée et animée dans les deux œuvres

Dans *Désert*, le Sahara est personnifié : il "souffle", "gronde", "enveloppe" les personnages. Ce n'est pas un paysage inerte, mais une présence spirituelle qui guide les nomades. Les vents du désert sont décrits comme des voix ancestrales, portant les récits des anciens « *Le vent parlait une langue que Lalla comprenait sans l'avoir apprise* » (Le Clézio, 1985: 12).

Dans *Voyage à Rodrigues*, l'île est un sanctuaire où chaque élément (rochers, vagues, arbres) semble chargé d'une mémoire invisible. Le narrateur perçoit la montagne comme un "grand corps endormi", suggérant une conscience propre à la terre. « *La montagne était là, immobile et pourtant respirant, comme une bête couchée dans l'attente.* » (Le Clézio, 1997: 52).

4.2. La nature comme une immersion sensorielle pour reconnecter avec le vivant

Le Clézio utilise les sens pour abolir la distance entre l'humain et la nature:

Dans *Désert*, Lalla ressent le désert sur sa peau : la chaleur "coule comme du métal en fusion", le sable "mord" ses pieds. Ces images

créent une empathie physique avec l'environnement. « *Le soleil cogne sur sa tête, la chaleur coule comme du métal en fusion, le sable lui mord les pieds nus. Elle avance sans penser, elle est devenue le vent, la lumière, cette immensité brûlante.* » (Le Clézio, 1980: 19).

Dans *Voyage à Rodrigues*, l'écriture restitue les bruits (le "craquement des branches"), les odeurs (le "parfum salé des mangues sauvages"), transformant le paysage en une expérience tactile. « *La nuit, j'entendais le craquement sec des branches mortes, comme si l'île se déchirait lentement.* » (Le Clézio, 1997 : 56).

4.3. La nature comme élément de résistance

Dans cette étude parallèle, la Nature se révèle comme un espace de résistance d'abord par son rôle de sanctuaire mémoriel, opposé à l'amnésie imposée par les civilisations modernes ou coloniales. Dans *Désert*, le désert lui-même est la mémoire vive des Hommes-Bleus. C'est en se perdant dans cette immensité que Lala résiste à l'effacement de son peuple, son corps devenant le réceptacle d'une histoire que le monde urbain de Marseille cherche à lui arracher. De manière parallèle mais inversée, « dans *Voyage à Rodrigues*, la nature de l'île – sa jungle, ses cyclones, ses rivages – est un palimpseste que le narrateur tente de déchiffrer. La nature résiste justement par son opacité et son silence, gardant la trace énigmatique de l'ancêtre oublié. » (Mavrikakis, 2000: 98). La quête est une lutte contre l'oubli, et la nature en est à la fois l'obstacle et le seul témoin, un espace qui conserve ce que les documents et les récits familiaux ont perdu.

Cette résistance est aussi profondément corporelle et sensorielle. Il ne s'agit pas d'une idéologie abstraite, mais d'une réhabilitation des sens écrasés par la modernité. Pour Lalla, la résistance passe par les pieds nus sur la terre chaude, par la sensation du vent, par la faim et la soif qui la lient physiquement aux nomades. Son corps, dans la nature, retrouve une souveraineté et une intensité que la vie misérable en bordure de ville lui refusait. Le narrateur du *Voyage à Rodrigues* vit une expérience similaire : « la résistance à la dépossession passe par l'épuisement des randonnées, la moiteur du climat, la confrontation directe aux éléments. C'est par cette épreuve physique que la nature cesse d'être un paysage figé pour devenir un espace habité, où la quête prend une dimension presque charnelle. » (Mavrikakis, 2000: 99).

Enfin, la nature est un espace de résistance par sa dimension proprement métaphysique, offrant une alternative radicale aux systèmes de valeur occidentaux. *Le Désert* de Le Clézio est le lieu d'une autre économie, celle du nécessaire, du dépouillement et du rapport direct au sacré. Lalla y trouve une forme de plénitude dans le dénuement, une liberté qui résiste à toute notion de possession et de productivité. À Rodrigues, la nature, dans son exubérance et sa violence, impose un rapport au temps totalement différent : un temps cyclique des marées et des pluies, un temps long de la géologie, qui réduit à néant les urgences et les vanités du monde « civilisé ». En se confrontant à cette temporalité autre, le narrateur résiste à la frénésie moderne et trouve, dans la mélancolie même des ruines englouties par la végétation, une forme de vérité plus essentielle.

Ainsi, que ce soit par la mémoire, le corps ou le sacré, la Nature dans ces deux récits est bien l'arène d'un combat silencieux. Elle n'est pas un décor, mais l'actrice principale d'une résistance contre l'uniformisation, l'oubli et la désincarnation, permettant aux personnages de réaffirmer, dans leur quête, une identité profondément ancrée dans le dialogue avec les éléments.

4.4. La nature face aux ravages de la modernité

Les deux livres opposent la beauté organique du monde naturel à la violence coloniale et industrielle:

Dans *Désert*, les bidonvilles de Marseille écrasent Lalla, tandis que le désert reste un espace de liberté pure. La mer, elle, est à la fois menaçante et salvatrice « *Elle avalait tout, comme si elle voulait tout purifier.* » (Le Clézio, 1997: 215).

La mer devient meurtrière: « La mer, elle est comme un grand désert mouvant, infini, elle peut vous tuer, vous anéantir d'un seul coup, et pourtant elle est la seule chose qui vous laisse libre. » (Le Clézio, 1986 :245).

Dans *Voyage à Rodrigues*, les traces de la déforestation et de l'exploitation (comme les anciennes plantations abandonnées) rappellent une nature blessée mais résistante. « *Les vestiges des plantations ressemblaient à des squelettes. Les rangées de cannes à sucre séchées, les moulins écroulés, tout cela parlait d'une terre épuisée par les mains voraces des hommes.* » (Le Clézio, 1997: 98).

La terre est déchirée, saignante pourtant, elle dorlote en son sein les plantes parce qu'elle résistante : « Je marche dans ce qui fut une plantation. Les cyprès, squelettes rachitiques, sont les seuls témoins de cette ambition démesurée. La terre est rouge, ravinée par les pluies. Pourtant, entre les pierres, une végétation tenace reprend ses droits. » (Le Clézio, 1997 :64).

4.4. La nature comme archive et transmission

Dans *Désert*, les dunes conservent les vestiges des guerres passées (ossements, armes rouillées), faisant du paysage un livre d'histoire à déchiffrer. « Les dunes gardaient en leur sein les débris des anciennes batailles : ossements blanchis au soleil, éclats de fer rouillé, boucles de ceinturons que le sable poli comme du verre. » (Le Clézio, 1997: 98).

Cette autre citation révèle la puissance des vestiges gardiens, des souvenirs: « Les dunes avaient tout gardé. C'était comme les pages d'un livre de pierre, où étaient écrits les signes des guerres et des migrations. Parfois le vent découvrait des ossements, des armes rouillées, les vestiges des campements. » (Le Clézio, 1980 :211).

Dans *Voyage à Rodrigues*, les rochers et les chemins gardent la mémoire du naufrage du grand-père, liant la terre aux récits familiaux. « Les rochers noirs de la côte est gardaient dans leurs striures l'histoire du naufrage. En passant la main sur leur surface rugueuse, je croyais sentir encore la vibration du choc, comme si la pierre avait enregistré

ce jour de 1895 où le voilier s'était déchiré sur ces dents de lave. » (Le Clézio, 1997: 87).

L'île, partie lointaine du monde est un réservoir des traces perdues du passé :

« L'île est un palimpseste. Sous les herbes folles, sous les lataniers et les filaos, je cherche à déchiffrer l'écriture effacée du temps. Chaque pierre, chaque sentier, chaque nom sur la carte est un signe. » (Le Clézio, 1997 :81)

Cette phrase de Le Clézio n'est pas qu'une description. C'est une manière de voir le monde, une sensibilité offerte au lecteur. On sent que l'île, pour lui, n'est pas un simple décor exotique. Elle est un texte ancien qui a été réécrit, mais où l'encre du passé persiste. Le narrateur ne passe pas en touriste pressé ; il contemple et sent la nature avec ses cellules. Son geste est celui d'un lecteur devant un livre à moitié effacé par l'humidité et le soleil. Il cherche l'écriture du temps, écrite avec la lave, avec les racines, avec le passage des saisons et des générations. Tout devient signe. Une pierre ordinaire devient une syllabe dans cette phrase géologique. Un sentier à peine visible, raconte une histoire de déplacements, de besoins, de destins. Les noms se transforment en des mots chargés de mémoire, des ancres jetées dans la mer de l'oubli.

L'île-palimpseste de Le Clézio nous murmure que chaque lieu que nous foulons est semblable à un mille-feuille d'histoires, de vies et d'époques.

4.5 La nature comme une langue poétique pour réenchanter le monde

Le style de Le Clézio fusionne lyrisme et mélodie: Dans *Désert*, les phrases courtes et répétitives ("*Le soleil. Le vent. Le sable.*") miment l'immensité minérale. « *Le soleil. Le vent. Le sable. Rien d'autre. Le ciel vide. Les yeux brûlés. La soif qui creuse le temps.* » (Le Clézio, 1980: 29).

Dans *Voyage à Rodrigues*, les descriptions fluides suggèrent un dialogue entre l'humain et les éléments. « La mer se soulevait et retombait contre les récifs dans un mouvement régulier, comme une immense respiration. J'avais l'impression que mon propre corps synchronisait son souffle à ce va-et-vient liquide, que le sang dans mes veines épousait le flux et le reflux. » (Le Clézio., 1997: 134).

À travers *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, Le Clézio fait de la nature un sujet politique et poétique. Loin d'être un simple cadre, elle devient une force agissante qui révèle, protège et enseigne. Son écriture ne décrit pas le monde : elle le réenchante, proposant une écopoétique où l'humain retrouve sa place dans le tissu du vivant.

Dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, Le Clézio fait de la nature un refuge ontologique contre les violences modernes (colonialisme, urbanisation, aliénation).

Dans *Désert*, J.M.G. Le Clézio érige la nature en un refuge ontologique absolu, un sanctuaire où l'être peut se reconstituer face aux ravages de la modernité. Cette fonction de refuge ne se limite pas à un simple échappatoire pittoresque ; elle opère comme une contre-ontologie, une manière d'être au monde radicalement opposée aux logiques de violence qu'incarnent le colonialisme, l'urbanisation déshumanisante et l'aliénation marchande.

En se fondant sur la citation de *Désert* où le protagoniste fusionne avec les éléments, devenant "cette lumière, ce silence, cet espace", on voit se construire une réponse ontologique radicale aux violences dénoncées par Le Clézio.

« Ici, le vent, le soleil, la lumière étaient si violents qu'ils faisaient disparaître la pensée, qu'ils anéantissaient le monde. Il n'y avait plus de nom, plus de visage. Seulement cette présence immense, cet éclat du ciel et de la terre. On n'était plus un homme, une femme. On était cette lumière, ce silence, cet espace. On était le vent. » (Le Clézio., 1980: 79).

Face au colonialisme, qui est une violence de l'appropriation par le nom, la cartographie et la catégorisation raciale ou sociale, la nature opère un effacement libérateur. « Plus de nom, plus de visage » : cette

disparition volontaire est un acte de résistance ontologique. Le régime colonial fonde son pouvoir sur l'assignation d'identités (colon/colonisé, civilisé/sauvage) et la division du territoire. En devenant le vent et l'espace, le personnage se soustrait à cette logique classificatoire. Il se fond dans un territoire que le colonialisme ne peut véritablement posséder, car il est insaisissable. Le refuge n'est pas alors seulement géographique ; il est une dissolution de l'être-assigné, un retour à un état antérieur ou extérieur à la violence de l'histoire.

Contre l'urbanisation, ..., la nature offre une expansion sensorielle et existentielle. La ville, dans Désert, est un lieu de fragmentation où le regard des autres morcelle l'identité. L'expérience décrite, ...est l'exact inverse de cette fragmentation urbaine. Il ne s'agit pas d'ajouter des sensations, mais de les réduire à leur intensité élémentaire jusqu'à anéantir la conscience discursive ... L'urbanisation produit un être environnement.... La nature désertique, par son immensité, dissout cette enveloppe individuelle et permet une réintégration ontologique dans le tout : « On n'était plus un homme, une femme. On était cette lumière. » (Sajadi, 2010: 189).

Cette fusion répond directement à l'aliénation, qui est la perte de son essence propre, la transformation de l'être en objet ou en marchandise. L'aliénation moderne sépare l'individu de lui-même. Le processus décrit par Le Clézio est une désaliénation par l'extase élémentaire. En cessant d'être « un homme, une femme », le personnage accomplit un saut ontologique. Il échappe à la condition d'objet pour devenir un sujet-cosmique, participant pleinement et activement à l'existence du

monde. La violence naturelle du soleil et du vent devient le propre mode d'être. Contre l'aliénation qui divise et appauvrit, la nature offre une plénitude par l'anéantissement des fausses identités et la fusion avec la force vitale du monde.

Ainsi, le refuge n'est pas une fuite passive, mais une stratégie ontologique active. Il propose une autre façon d'être : non plus un être-pour-la-violence, mais un être-dans-la-présence, délivré des catégories imposées par la modernité destructrice. Chez Le Clézio, la nature est une proposition philosophique vitale. Elle est le lieu où l'être se régénère par la réimmersion dans un temps cyclique et un espace infini.

5. Discussion et Analyse

5.1. *Désert* : Le désert comme espace de résistance

a) Contre le colonialisme

Les nomades (comme Nour) fuient l'armée française en se fondant dans le désert : « Le sable effaçait leurs traces. Les avions ne voyaient plus rien. » (Le Clézio, 1980: 75).

b) Contre l'urbanisation

À Marseille, Lalla étouffe dans les bidonvilles, mais retrouve sa liberté face à la mer : « La mer avalait la puanteur de la ville. Son bruit couvrait les sirènes. » (Le Clézio., 1980 : 218).

c) Spiritualité tellurique

Le désert enseigne une sagesse anti- moderne : « Ici, il n'y a pas d'heures, pas de frontières. Seulement le ciel et ce qu'il veut bien nous dire. » (Le Clézio, 1980: 92).

5.2. *Voyage à Rodrigues* : L'île comme palimpseste mémoriel

a) Contre l'oubli colonial

Les paysages portent les stigmates de l'exploitation (plantations abandonnées), mais la nature réécrit l'histoire : « Les lianes avaient dévoré les murs des sucreries. La terre reprenait ses droits. » (Le Clézio, 1997: 105).

b) Dialogue avec les ancêtres

Les rochers et chemins sont des archives vivantes du naufrage du grand-père :

« La falaise gardait dans ses strates le choc du navire. Je posais ma main sur la pierre, et elle me parlait. » (Le Clézio, 1997: 88).

c) Temporalité cyclique

Face au temps linéaire du colonialisme, l'île impose un rythme cosmique :

« Les marées lavaient les blessures. Chaque vague était un recommencement. » (Le Clézio, 1997: 142).

5.3 Éco-poétique: Une comparaison entre *Désert* et *Voyage à Rodrigues*

<i>Désert</i>	<i>Voyage à Rodrigues</i>
Refuge physique (fuite active)	Refuge mémoriel (reconquête passive)
Nature écrasante (sublime)	Nature cicatrisante (maternelle)
Résistance collective (nomades)	Résistance intime (quête individuelle)

Pour Le Clézio, la nature n'est pas un décor mais un sujet politique :

- a) Elle dénonce la modernité (par son ordre immuable).
- b) Elle répare (en offrant des alternatives sensorielles et spirituelles).
- c) Elle transmet (en étant un livre ouvert où se lisent l'histoire et l'avenir).

Dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, Le Clézio tisse des liens profonds entre paysage et mémoire, mais avec des modalités distinctes : une mémoire ancestrale collective dans *Désert*, et une mémoire intime/familiale dans *Voyage à Rodrigues*. Voici une analyse comparée :

5.4. *Désert* : La mémoire ancestrale incarnée dans le désert

a) Le paysage comme archive vivante

Les dunes conservent les traces des guerres coloniales et des tribus disparues :

« *Le sable avait gardé les empreintes des pas de ceux qui étaient passés là, des siècles avant, et qui n'existaient plus que dans le vent.* » (Le Clézio, 1980: 68).

b) Mémoire collective et spiritualité

Les éléments naturels (vent, rochers) transmettent une mémoire transgénérationnelle : « La nuit, les étoiles racontaient aux nomades les chemins de leurs ancêtres. » (Le Clézio, 1980: 92).

c) mémoire de résistance

Face à l'histoire écrite par les vainqueurs, le désert préserve une mémoire subversive : « Ici, les Français n'ont pas de noms. Seuls comptent les puits et les dunes. » (Le Clézio, 1980: 150).

5.5. *Voyage à Rodrigues* : La mémoire familiale inscrite dans l'île

a) Paysage comme journal intime

Les rochers et sentiers portent la trace du grand-père naufragé : « Je cherchais son visage dans les fissures de la falaise. La pierre gardait la forme de ses mains. » (Le Clézio, 1997: 90).

b) Nature complice de la quête identitaire

Les éléments (mer, forêt) aident le narrateur à reconstituer l’histoire familiale : « *Les vagues murmuraient des dates, les arbres inclinaient leurs branches vers les lieux où il avait dormi.* » (Le Clézio, 1997: 112).

c) Mémoire sensorielle

Les odeurs, sons et textures réactivent des souvenirs corporels : « L’odeur des mangues sauvages me ramenait à son récit, comme si le parfum avait conservé sa voix. » (Le Clézio, 1997: 124).

5.6. Les fonctions de la mémoire dans les deux œuvres

Fonction de la mémoire	<i>Désert</i> (mémoire ancestrale)	<i>Voyage à Rodrigues</i> (mémoire familiale)
Support physique	Dunes, ossements, vent	Rochers, chemins, arbres
Transmission	Collective (tribus nomades)	Intime (grand-père → narrateur)
Temporalité	Cyclique / mythique	Linéaire (quête archéologique)

Fonction de la mémoire	<i>Désert</i> (mémoire ancestrale)	<i>Voyage à Rodrigues</i> (mémoire familiale)
Rapport au colonialism	Résistance active	Réparation par l'enquête

- a) Dans *Désert*, la nature est la mémoire (les nomades n'ont pas d'archives écrites).
- b) Dans *Voyage à Rodrigues*, la nature devient mémoire (le narrateur lui prête un sens familial). Point commun : Le paysage n'est jamais neutre ; il est un acteur mémoriel qui dialogue avec les vivants.

5.7. Le thème du voyage : entre exil et quête

a) *Désert* : l'errance comme survie

Le roman alterne entre deux récits : celui de Nour, jeune garçon du désert chassé par la colonisation française, et celui de Lalla, descendante des nomades, vivant dans un bidonville marocain avant de fuir vers Marseille. Les personnages sont en mouvement perpétuel, mais leur déplacement est souvent une fuite. Le désert est le lieu de liberté et de spiritualité, opposé à l'urbanisation destructrice.

b) *Voyage à Rodrigues* : pèlerinage aux sources

C'est un récit autobiographique où Le Clézio part sur les traces de son aïeul, explorateur oublié. Contrairement à *Désert*, le voyage est ici volontaire, une quête des origines et de la mémoire familiale. Rodrigues, comme le désert, symbolise un lieu à la fois réel et mythique, où le passé ressurgit.

Dans les deux œuvres, le voyage est à la fois géographique et intérieur. *Désert* rappelle une migration subie (exil), tandis que *Voyage à Rodrigues* est une démarche volontaire (enquête identitaire).

5.8. Rapport à la nature : sacré et profane

a) Désert : la nature comme sanctuaire

Le désert est personnifié, presque divinisé ("le grand vent du désert"). La modernité (villes, exploitation) est dépeinte comme une violence faite à la terre.

b) Voyage à Rodrigues : la nature comme archive

L'île conserve les traces du passé dans ses paysages. La mer et la terre sont des témoins silencieux de l'histoire familiale.

Dans les deux livres, la nature est un espace de vérité, opposé à l'artificialité du monde moderne.

Désert et *Voyage à Rodrigues* partagent une même poétique de l'errance et de la mémoire, mais différent dans leur approche : l'un est un roman épique et polyphonique, l'autre un récit autobiographique introspectif. Tous deux révèlent l'attachement de Le Clézio aux cultures

marginalisées et aux paysages comme gardiens de l'histoire. Le voyage, qu'il soit forcé ou choisi, y est toujours une quête de sens dans un monde en mutation.

5.9. Fonctions symboliques de la nature

Dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues* de Le Clézio, la nature occupe une place centrale, remplissant des fonctions symboliques, narratives et politiques complexes. Voici une analyse détaillée de ces dimensions :

a) La nature comme espace sacré et mythique

Dans *Désert* :

Le désert marocain symbolise à la fois la pureté originelle et la spiritualité des hommes bleus (Touaregs). Il incarne un monde précolonial, harmonieux, où l'homme vit en symbiose avec son environnement. Les paysages désertiques (dunes, ciel, vent) deviennent des symboles de liberté et de résistance face à la modernité destructrice. Lalla, l'héroïne, trouve dans le désert une forme de transcendance, un refuge contre la misère urbaine (Marseille). « Le désert, c'est comme un grand livre ouvert, un livre où tout est écrit depuis toujours, et elle, Lalla, elle n'a qu'à marcher pour lire, pour apprendre. » (Le Clézio, 1980: 82).

Dans *Voyage à Rodrigues* :

L'île de Rodrigues, territoire isolé de l'océan Indien, symbolise la quête des origines et la mémoire perdue. La nature y est à la fois hostile et

envoûtante, reflétant l'ambiguïté du retour aux racines. Le narrateur recherche les traces de son ancêtre, et la nature (cyclones, récifs) devient une métaphore de l'oubli et de la fragilité humaine. « Les cyclones ont tout emporté. Les pierres des tombes ont roulé jusqu'à la mer, les noms gravés se sont effacés. » (Le Clézio, 1997: 112).

b) La nature comme contre-modèle de la civilisation occidentale

Dans les deux œuvres, la nature est opposée à l'urbanisation et à l'exploitation capitaliste. Elle représente une alternative à la modernité aliénante. Dans *Désert*, Marseille est décrite comme un enfer industriel, tandis que le désert offre une forme de plénitude perdue. « Marseille, c'est une ville où l'on étouffe, où les murs suintent la misère et la peur. L'air est lourd de fumée, et le ciel est toujours gris, comme recouvert d'un couvercle. » (Le Clézio, 1980: 215).

5.10. Fonctions narratives de la nature

a) La nature comme moteur de l'intrigue

Dans *Désert*, la sécheresse et la désertification poussent les nomades à l'exil, déclenchant le récit. La nature n'est pas un décor passif, mais une force agissante. « Le soleil était devenu un ennemi. Depuis des lunes, il brûlait la terre sans pitié, jusqu'à ce que les dernières herbes se recroquevillent et meurent. » (Le Clézio, 1980: 45).

Dans *Voyage à Rodrigues*, les éléments naturels (océan, tempêtes) rythment la quête du narrateur, créant une tension entre volonté humaine et puissance de la nature. « La mer ne rend jamais ce qu'elle a

pris. Elle garde les épaves, les ossements, les noms des disparus. » (Le Clézio, 1997: 58).

b) La nature comme langage

Le Clézio utilise des descriptions sensorielles (bruits du vent, odeurs de la terre) pour immerger le lecteur. La nature devient un personnage à part entière, influençant les émotions des protagonistes. Les scènes de marche dans le désert ou les tempêtes à Rodrigues sont narrées avec une intensité presque animiste.

Dans *Désert* : « Le désert n'était pas autour d'elle. Il était en elle, et c'est pour cela qu'elle n'avait jamais peur. » (Le Clézio, 1980: 220).

Dans *Voyage à Rodrigues* :

« La tempête parlait une langue que nous avons oubliée, celle d'avant les mots, quand la terre et les hommes ne faisaient qu'un. » (Le Clézio., 1997: 142).

5.11. Fonctions politiques de la nature

a) Critique du colonialisme et de l'exploitation

Dans *Désert*, la destruction des modes de vie nomades (symbolisée par la répression française au Maroc) est liée à l'exploitation de la terre. La nature est un enjeu de pouvoir. Les puits asséchés et les terres stériles renvoient à la spoliation coloniale. « Le vrai désert, c'était celui que les hommes blancs avaient apporté avec leurs lois et leurs barbelés. » (Le Clézio, 1980: 135).

Dans *Désert*, la nature peut encore se régénérer (comme en témoigne le retour final de Lalla), tandis qu'à Rodrigues, l'oubli est irréversible. La sécheresse est donc à la fois une condamnation du colonialisme et un appel à la révolte écologique.

b) Écologie et résistance

Le Clézio dénonce la marchandisation de la nature. Les nomades de *Désert* ou les habitants de *Voyage à Rodrigues* incarnent une résistance passive face à la globalisation. Lalla retourne finalement au désert, rejetant la société de consommation. « Elle partit sans un regard en arrière, laissant derrière elle les lumières criardes de la ville, les magasins pleins d'objets inutiles, les visages fermés. Le désert l'appelait par son vrai nom, celui qu'aucun employé de mairie n'avait pu écrire sur un papier. » (Le Clézio, 1980: 410).

c) Mémoire et ré-enchantement du monde

Voyage à Rodrigues montre comment la nature conserve les traces du passé (naufrages, vestiges). La quête du narrateur est aussi une réappropriation poétique du territoire. « Je collectionnais des absences. Chaque creux dans le corail, chaque cicatrice de tempête sur les falaises était un chapitre manquant de mon histoire. » (Le Clézio, 1997: 182).

Conclusion

À travers *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, J.M.G. Le Clézio explore les thèmes de l'exil, de la mémoire et de la quête identitaire, tout en célébrant la beauté des paysages désertiques et insulaires. Dans *Désert*,

la figure de Lalla incarne la résistance face à la modernité destructrice, tandis que *Voyage à Rodrigues* révèle une quête personnelle et ancestrale, où le désert océanique devient un espace de méditation et de retrouvailles avec le passé. Ces deux œuvres, bien que distinctes, se rejoignent dans leur évocation poétique de la solitude et de l'errance, interrogeant notre rapport au monde et à nos racines.

Le Clézio, en mêlant lyrisme et engagement, nous invite ainsi à repenser notre place dans l'univers : entre désert et océan, entre mémoire et oubli, son écriture devient une cartographie intime des territoires perdus et des horizons possibles.

Dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, J.M.G. Le Clézio fait de la nature une force mystérieuse et envoûtante, tantôt refuge, tantôt miroir de l'âme. Le désert, les océans, les forêts et les montagnes ne sont pas de simples décors ; ils sont des personnages à part entière, des gardiens de vérités anciennes.

Dans *Désert*, le Sahara est bien plus qu'une étendue de sable : c'est une mémoire. À travers les yeux de Lalla Hawa, le vent chante les récits des nomades, les pierres murmurent les noms des ancêtres, et l'horizon infini devient une promesse de liberté. Le désert est à la fois cruel et maternel, aride et généreux. Il enseigne que la beauté naît de la sobriété, que la grandeur réside dans le silence. « Le désert n'est pas fait de sable, il est fait de silence. Un silence si ancien qu'il est devenu palpable, et qu'on peut le toucher de la main, comme une pierre. C'est le silence des

origines, le silence qui régnait avant la naissance du monde. » (Le Clézio, 1980 : 123).

Dans *Voyage à Rodrigues*, Le Clézio part sur les traces de son aïeul, explorant une île perdue comme on explore un rêve. À Rodrigues, la nature est une archive vivante. Les vagues racontent les naufrages, la terre fissurée garde les secrets des esclaves enfuis, et la végétation luxuriante semble cacher des visages disparus. L'île devient un lieu de réconciliation entre l'homme et le monde, un endroit où « chaque arbre, chaque rocher est une lettre d'un alphabet perdu. » (Le Clézio, 1997 :150).

Dans ces deux œuvres, la nature n'est pas une ressource à exploiter, mais une présence sacrée à écouter. Elle rappelle à l'homme sa fragilité et sa grandeur, sa violence et sa grâce. Elle est ce lien invisible qui unit les vivants aux morts, les rêves à la réalité.

Alors, en refermant ces livres, nous ne gardons pas seulement l'image des dunes ou des forêts tropicales, mais nous retenons cette leçon : la nature est notre première langue, notre dernier refuge. Et, comme Le Clézio nous le murmure à travers ses mots, « peut-être que le vrai voyage n'est pas de parcourir le monde, mais de réapprendre à l'entendre battre. » (Le Clézio, 1997 :105).

Chez Le Clézio, la nature n'est jamais neutre : elle est à la fois un refuge spirituel, un acteur narratif et un enjeu politique. Dans *Désert* et *Voyage à Rodrigues*, elle incarne la lutte entre tradition et modernité, entre

mémoire et oubli. Le désert chez Le Clézio est un mythe actif, capable de régénérer ceux qui l'habitent (Lalla). Rodrigues, en revanche, incarne une nature mélancolique où la mémoire se délite.

Déclaration

Conflit d'intérêt

Les auteures affirment qu'il n'y a aucun conflit d'intérêt à déclarer.

ORCID

Anahita Sadat



<https://orcid.org/0009-0002-8817-658X>

Ghaemmaghami

Références :

Berthiaume, André, *Le Clézio aujourd'hui*, Liberté. Décembre 1982, volume 24. N°6, Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit13034ac>. Site consulté le 30-12-2021.

-Cavallero, Claude, *J.M.G. Le Clézio ou 'L'Ecriture transitive'*, Université de Savoie, 2005.

-De Cortanze, Gérard, *J.M.G. Le Clézio, le nomade immobile*. Paris, Gallimard, 2002.

- Gary, Romain, *Les racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1959.

- Le Clézio, J.M.G., *Voyage à Rodrigues*, Paris, Gallimard, 1997.

- Le Clézio, J.M.G., *Désert*. Paris, Gallimard, 1986.

- Le Clézio, J.M.G., *Désert*, Paris, Gallimard, collection Folio, 1980.

- Le Clézio, J.M.G. *Gens des nuages*. Paris, Gallimard, 1997.

-Léger, Thierry, Roussel- Gillet, Isabelle, et Salles, Marina, *Le Clézio, passeur des arts et des cultures*, Rennes: Presses universitaires, 2016.

-Lhoste, Pierre, *Conversations*, Paris, Mercure de France, 1971.

-Mavrikakis, Nicolas, *L'île Rodrigues ou le dernier territoire : lecture du Voyage à Rodrigues de J.M.G. Le Clézio*, Études françaises. Vol. 36. N° 3, 2000.

-Roux, Michel, *Géographie et complexité, Les espaces de la nostalgie*, in : Revue de géographie alpine, N° 87, 1999.

-Sajadi, Elham, *Le Bon sauvage chez Le Clézio*. Thèse du doctorat, sous la direction de M. T., Ghiassi, Université islamique Azad, Unité de sciences et de recherches, 2010.

Comment citer : Barimani N., Ghaemmaghami A., Abkeh A. (2026). La Nature comme espace de résistance et d'identité : étude croisée de *Désert* et de *Voyage à Rodrigues* de J. M. G. Le Clézio, *Recherches en langue française*, 6(12), 79-118. DOI: 10.22054/RLF.2026.88992.1223.



Recherches en langue française © 2020 par Université Allameh Tabataba'i sous la licence Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International